

de sa mâle et austère tragédie, la littérature italienne se sentit renaître et grandir. A sa suite, une généreuse ardeur enflamma l'élite de la jeunesse : tous les genres furent de nouveau tentés, souvent avec succès, toujours avec talent ; et les noms de Beccaria, Denina, Cesarotti, Monti, Manzoni, marquèrent une heureuse renaissance à laquelle l'Espagne humiliée, victime de la longue oppression dont elle vient enfin de se venger, ne put opposer à cette époque que quelques drames, quelques fables ou ballades de Moratin, d'Yriarte et de Melendez.

Mais ce fut surtout à l'Allemagne que se fit sentir l'impulsion donnée à la libre pensée humaine par la crise du dix-huitième siècle, à l'Allemagne dont l'immortel Leibnitz, génie universel, dominant toutes les sciences, avait par ses vastes travaux présagé les hautes destinées ; mais qui, dédaigneuse de la forme, absorbée dans ses méditations, eut besoin qu'un esprit positif et pratique, initié dans les secrets du style, que Lessing préparât le terrain à ces fruits impatients d'éclorre. A peine a-t-il lancé quelques écrits et fixé les règles du théâtre, que l'histoire s'harmonise dans les pages de Muller, et la philosophie dans celles de Kant ; que la poésie descriptive trouve son interprète dans Haller, l'apologue moral dans Gellert, la fiction romantique dans Wieland, l'étude de l'homme dans Herder et Richter, pendant que Klopstock, ému d'une sainte extase et porté sur les ailes de la foi, s'élève à la contemplation la plus radieuse, la plus pure, la plus ineffable, et chante en accents inspirés la mort et la résurrection du Sauveur. Son exemple agit puissamment sur les tendances religieuses de l'Allemagne, et provoqua, comme toute œuvre éminente, la réaction et l'enthousiasme. D'un côté, Goëthe, génie observateur, s'attachant à la nature visible, analysant les impressions de l'âme dans ses rapports périssables et terrestres, révèle avec un art